

La Côte Nord

L'invention du pays : chroniques et notices d'Arthur Buies
Volume 6, numéro 3, août 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036450ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036450ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1970). La Côte Nord. *Études françaises*, 6 (3), 315–320. <https://doi.org/10.7202/036450ar>

LA CÔTE NORD

C'est un étrange pays que cette côte nord du St. Laurent en bas de Québec. Lorsque vous avez passé les premières campagnes qui sont Beauport, Château Richer, Ste. Anne et St. Joachim, terminées brusquement par le Cap Tourmente, ce cap effrayant de deux mille pieds qui tombe perpendiculairement dans le fleuve, vous ne voyez plus rien qu'une chaîne abrupte, tourmentée, souvent aride, toujours grandiose, de montagnes qui se suivent jusqu'au Labrador en fermant l'accès à toute tentative d'habitation.

Quelques paroisses y viennent couper çà et là la nature surprise dans son orgueilleuse indépendance; c'est la Baie St. Paul d'abord, après un intervalle de dix lieues de

solitude farouche, puis les Éboulements, puis Ste. Irénée, puis la Malbaie, puis... plus rien que quelques petits postes perdus sur le penchant des montagnes. Les quatre paroisses que je viens de nommer se suivent; comment font-elles? je n'en sais rien, c'est par esprit d'imitation. Mais si elles se suivent, c'est en se disloquant. Tudieu! quelles routes! de la Baie St. Paul à la Malbaie, un espace de neuf lieues, ce sont des côtes continuelles; l'une de ces côtes a trente arpents de longueur, je veux dire de hauteur. Il faut pour cela des chevaux exprès, des chevaux qui ont les pieds comme des crampons et des nerfs en fils de fer. Les jambes de ces petits chevaux sont comme des rondins crochus; ils ne montent pas les côtes, ils les saisissent, et quand ils les descendent, c'est comme s'ils les retenaient.

J'ai cru vingt fois que j'allais me casser le cou dans cette fameuse côte à Corbeaux qui monte du fond de la baie St. Paul jusqu'au bout du plateau qui domine le fleuve et en face duquel est l'île aux Coudres : eh bien! j'en suis sorti sain et sauf; c'est tout à fait absurde.— Cette île aux Coudres est habitée, croiriez-vous ça? Ce sont surtout des navigateurs et des pêcheurs, gens qui habitent partout.

Mais je suis injuste; l'île aux Coudres est une petite oasis verdoyante, dorée, inondée de rayons, touffue comme un bosquet. Elle contient à peu près mille habitants, primitifs comme aux jours où il n'y avait sur la terre que notre aïeul commun avec sa femme, mère de ces abominables et interminables générations qui n'en finissent plus; tant pis pour elles. Ce que c'est que la routine! On déclame tous les jours contre elle et on la suit aveuglément, passionnément; moi, célibataire, je m'en lave les mains.

Savez-vous que les habitants commencent à en avoir assez des dons célestes? Ils demandaient à genoux des pluies, et Dieu leur a envoyé le déluge. La terre est comme un marais, de sorte que les habitants sont épouvantés de leur bonheur, et, comme il n'y a pas encore de traité de réciprocité, ils ne savent ce qu'ils feront de tous leurs trésors cet automne. Ne faisons pas de politique.

Puisque je suis sur la côte nord qui mène droit aux glaces éternelles, il faut que je vous rapporte quelque peu de mes impressions de voyage.

Dans les campagnes primitives du Canada, l'on est friand du merveilleux. La superstition y est aussi florissante qu'il y a cent ans, et qu'elle l'est encore dans certaines parties des Pyrénées ou de la Basse-Bretagne. Il y a là quantité de goules, de sorciers à l'œil louche, de diables galopant dans les fossés ou entrant dans les maisons sous la forme de chats noirs, de serpents magiques traversant les chemins la nuit, de mèches de crin jetant des sorts... et toujours deux individus qui ont vu ces prodiges et qui se prêtent main-forte dans leur narration.

L'un renchérit sur les frayeurs de l'autre et apporte au récit le poids de ses propres terreurs. Les anciens surtout connaissent des espèces innombrables de lutins ; ils causent avec eux, ils ont vu au moins une fois le diable courir le long des clôtures et s'arrêter devant certaines maisons dans des postures rien moins que... surnaturelles... pour les ensorceler peut-être. « Pourquoi, dis-je à l'un des bons habitants qui me racontaient tous ces prodiges, pourquoi vous laissez-vous aller à toutes ces imaginations ? » « Mais je crois que vous êtes un *apostat*, me répondit-il ; notre curé qui a encore chassé le diable, il y a deux mois, chez la fille à Martin qui se faisait battre par lui tous les soirs à sept heures ! » Je ne trouvai rien à répondre, et j'admirai la douce innocence de ces campagnes que le diable a choisies pour venir prendre de l'exercice.

On comprend que la superstition puisse établir son empire au sein de cette nature profonde, mystérieuse, terrifiante, pleine de l'inconnu et de l'infini, qui pèse sur l'imagination et augmente encore la faiblesse humaine.

Les immenses amphithéâtres des Laurentides, qui s'échelonnent à perte de vue dans un lointain insaisissable, ont quelque chose de formidable qui surprend le regard même le plus intrépide. Souvent on ne peut en distinguer les cîmes confondues avec les vapeurs de l'air ; elles grandissent sans cesse et semblent sortir les unes des autres

jusqu'à ce qu'elles se plongent dans l'immensité. Derrière l'une d'elles, hérissée comme un géant en fureur, entremêlée de pics nus et désolés comme si la foudre y avait promené ses ravages, se trouve un lac que deux hommes seuls ont visité. L'un de ces hommes, vieillard octogénaire, me raconta le voyage qu'il y fit il y a trente ans.

« Dans ce temps-là, me dit-il, les *townships* n'étaient pas encore établis; il n'y avait que les montagnes, la forêt et la nuit à deux milles des paroisses. Il me prit envie d'aller faire la pêche dans les lacs que je découvrirais à l'intérieur. Arrivé au bas de la montagne dont je vous parle, j'hésitai; elle me faisait peur. Roide, sillonnée de précipices, chargée lourdement jusqu'à son sommet d'énormes rochers qui se penchaient comme pour m'engloutir, elle me causa un tel saisissement que je restai plusieurs heures à la contempler, oubliant ce que j'étais venu faire, et le temps qui s'écoulait, et les ombres qui commençaient à s'épaissir tout autour de moi.

« Enfin je me décidai à la gravir, et, m'attachant aux ronces, aux branchages, aux saillies des rocs, j'avançai haletant, lorsque tout à coup j'aperçus une crevasse large d'environ un pied, droite, profonde, et s'élevant avec la montagne; j'en suivis les bords, et à mesure que j'avançais, la crevasse s'élargissait et je voyais plus clairement dans son gouffre. J'arrivai à un point où elle avait six pieds de largeur; je pus voir jusqu'à une profondeur de quarante pieds environ; plus bas c'était l'abîme, les ténèbres. Le vertige faisait tourner ma tête et me sollicitait à me jeter dans ce tombeau sans fond; je me cramponnai à une branche et je détournai les yeux. C'en était assez; je m'enfuis de ce gouffre plein d'un attrait horrible et je continuai ma route jusqu'à ce que, rendu sur le penchant opposé, je retrouvai la même crevasse, suivant la même ligne, mais se rétrécissant à mesure que j'approchais du pied de la montagne. Je crois que cette crevasse est l'effet d'un tremblement de terre, comme il y en a souvent dans nos montagnes, mais qui ont rarement d'aussi terribles effets. »

Je ne sais si le vieillard avait raison ; mais l'envie ne me prit nullement de le vérifier ; j'ai une sainte horreur des montagnes qui s'entr'ouvrent. Du reste, tout porte à croire qu'il disait vrai. À chaque pas qu'on fait au milieu de cette nature tourmentée, informe, gigantesque, on s'attend à quelque cataclysme soudain. Certes, cette triple chaîne des Laurentides qui part du fleuve et se prolonge à une distance de trente lieues, en se grossissant toujours, jusqu'à ce qu'on ne distingue plus à l'horizon si ce sont leurs têtes touffues qui se mêlent, ou d'épais nuages qui se groupent dans l'espace, est un spectacle unique ! Mais en revanche, de longs et fertiles plateaux où se déversent les eaux des montagnes, s'étendent au loin comme pour attester que la terre est bien l'empire de l'homme, et qu'il n'est sorte de nature sauvage où il ne puisse trouver encore le bien-être ou du moins ce qui lui ressemble...

*
* *
*

Le défaut à peu près général du paysage canadien c'est de manquer de pittoresque, c'est d'avoir une uniformité, pleine de grandeur il est vrai, mais bientôt fatigante. L'esprit ne trouve pas à s'y relever de ses premières impressions et finit vite par en sentir le dégoût. En outre, dans ces campagnes du Nord, il fait souvent, même aux plus beaux jours d'été, un vent humide et froid qui porte dans l'âme la tristesse. La nature agonise dans ce pays où elle n'a que trois mois de chaleur incertaine pour se réchauffer. Ici, les fleurs naissent tard, jettent quelques parfums fugitifs, et s'étiolent bientôt sur leur tige, frappées par l'impitoyable nord-est.

L'été passe comme ces brises molles qui apparaissent tout à coup sur une mer calme, et s'enfuient avant que le navire ait pu leur livrer ses voiles. Il répand à la hâte quelques rosées, verse quelques tièdes rayons, s'empresse de mûrir les grains, puis disparaît comme l'oiseau qui fuit un ciel inhospitalier.



Amalquo, Rivière

Deschamps, Montréal

VILLAGE DE TADOUSAC

Tiré de « Le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean » d'Arthur Bules.